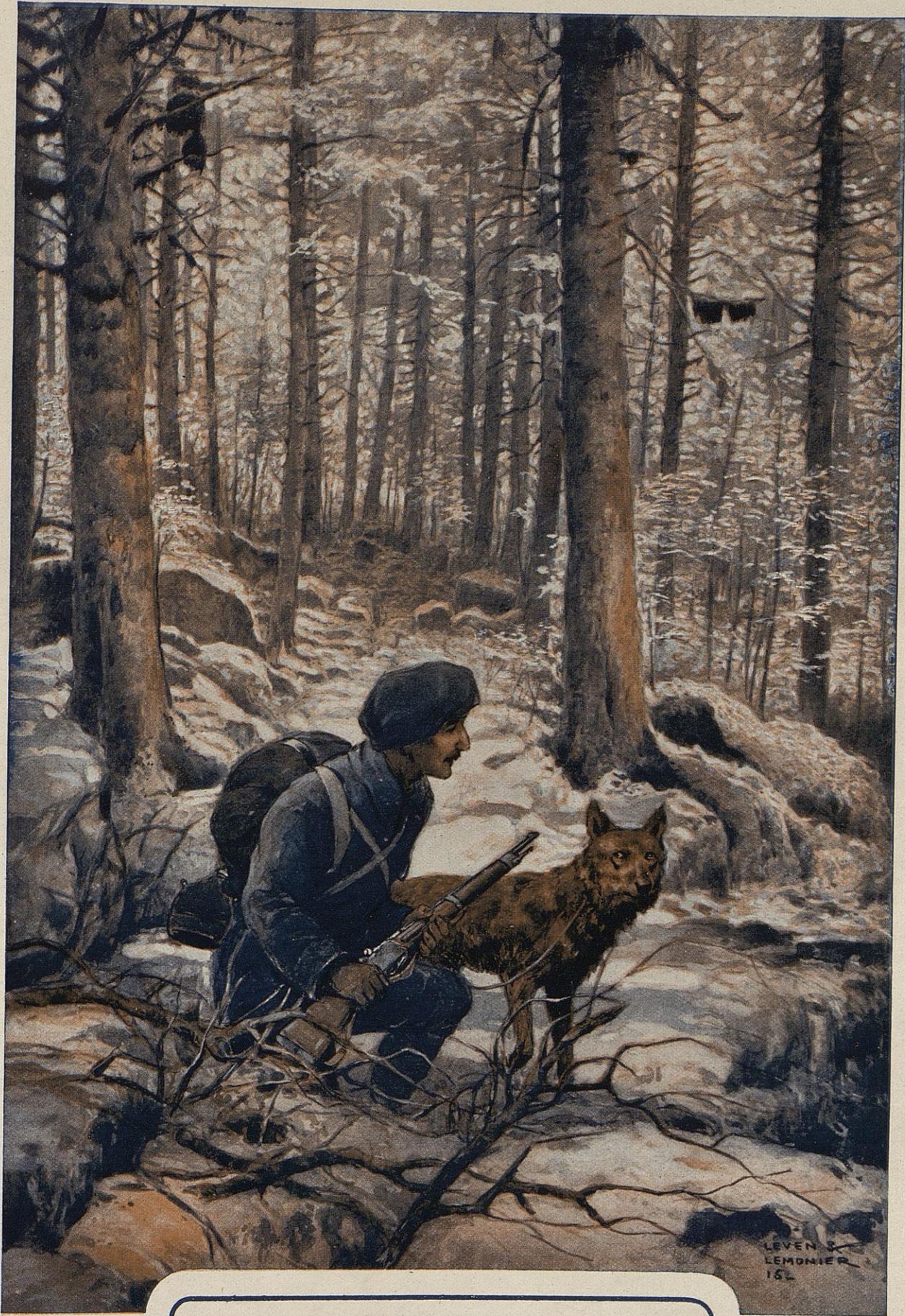


# LE PAYS DE FRANCE



LEVEN & LEMONIER  
1916

Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

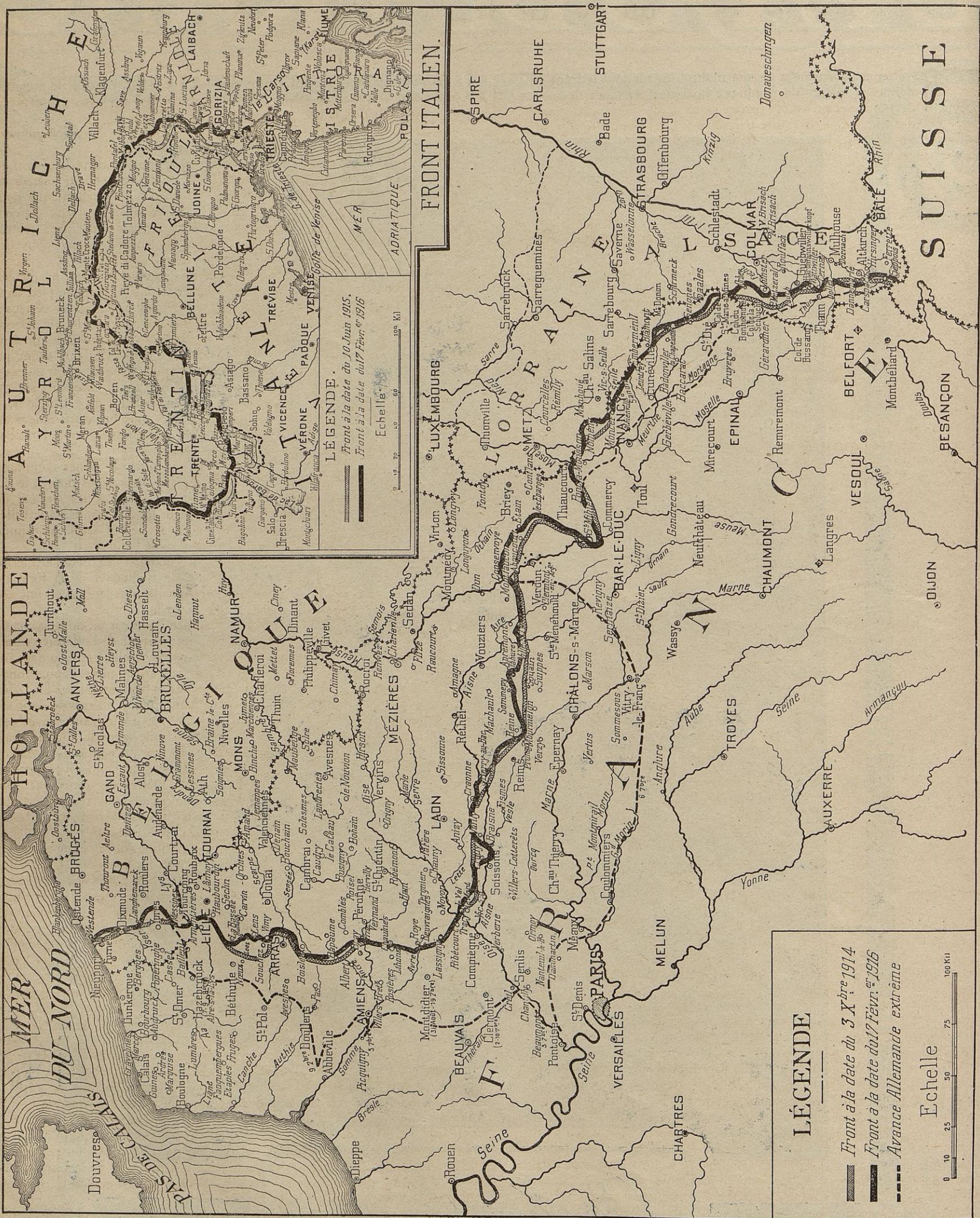
Édité p  
Le Ma  
2.4.6  
boulevard Poiss  
PARIS

*Les chiens de guerre*

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Étranger... 20

# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

# LA SEMAINE MILITAIRE

## DU 10 AU 17 FÉVRIER

**L**ES attaques allemandes se sont multipliées sur tout le front sans donner d'ailleurs de résultats ; quelques centaines de mètres de tranchées prises et reprises çà et là, de l'Yser aux Vosges ; des mines qui ont sauté permettant aux Allemands d'occuper un élément de tranchée bouleversée, d'où une contre-attaque les délogeait presque à chaque fois ; tout cela avec une consommation énorme de projectiles et de grosses pertes pour l'ennemi. Une note officielle a mis les choses au point, disant, avec raison, que nous pourrions en faire autant, mais que le jeu n'en valait pas la chandelle.

En Belgique, l'action a débuté comme à l'habitude par une violente lutte d'artillerie ; jour et nuit on s'est canonné. Le 12 février, les Allemands ont passé à l'attaque ; à plusieurs reprises, ils ont tenté de franchir le canal de l'Yser à la hauteur de Steenstraete et d'Hetsas. Sous le feu combiné de notre artillerie et de nos mitrailleuses, ces tentatives ont échoué. Sur le front belge, dans la nuit du 10 au 11 février, les Allemands avaient essayé d'enlever par surprise un poste avancé vers Dixmude ; ils furent repoussés par le feu de nos alliés et laissèrent de nombreux morts sur le terrain. Ces deux leçons furent sans doute suffisantes, car leur infanterie est restée les jours suivants dans ses tranchées et la canonnade a seule repris.

Par contre, le front de l'armée britannique a eu à subir deux violents assauts : l'un, le 12 février, l'autre, dans la nuit du 15. Lors de la première affaire, les Allemands attaquèrent près de Pilkem et parvinrent à pénétrer dans les tranchées anglaises ; ils en furent chassés à coups de grenades ; dans l'après-midi du même jour, ils revinrent deux fois à la charge et furent de nouveau repoussés. Pilkem est situé sur la route de Langhemarq à Boesinghe, à l'est du canal de l'Yser. La seconde attaque fut plus violente encore ; elle se produisit un peu plus au sud, du saillant d'Ypres jusqu'au sud d'Hooghe, quatre kilomètres environ. Entre le canal d'Ypres à Commines et la voie ferrée qui la longe à quelque distance, l'ennemi pénétra dans les tranchées de nos alliés sur une étendue d'un demi-kilomètre, c'est tout le résultat que cette offensive lui donne ; partout ailleurs il fut repoussé.

Presque simultanément, nous étions attaqués en Artois, toujours au même endroit, sur le plateau qui domine Wimpy entre Neuville-Saint-Vaast, la Folie et Givenchy-en-Cohelle. C'est la journée du 13 février qui fut le point culminant de cette offensive. Dans la matinée, une première tentative à l'ouest de la côte 140 échoua complètement ; au cours de l'après-midi, il n'y eut pas moins de quatre attaques sur des points différents de ce secteur ; trois furent arrêtées net par nos tirs de barrage ; au cours de la quatrième, l'ennemi réussit à pénétrer dans notre tranchée de première ligne à l'ouest de la côte 140 ; il en fut chassé par une contre-attaque immédiate qui lui infligea des pertes sensibles en morts et en blessés.

Depuis, les Allemands se sont tenus tranquilles et on n'a eu à signaler que des explosions de mines que nous avons fait sauter entre Neuville et la Folie.

En Picardie, ce sont nos troupes qui ont eu l'initiative de l'offensive ; avec beaucoup d'entrain, elles ont repris aux Allemands une notable partie des éléments de tranchées restés entre leurs mains au sud de Frise. Aussi, le 10 février, l'ennemi essayait-il d'enrayer nos efforts par une violente contre-attaque ; nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie l'arrêtaient net en lui faisant subir des pertes importantes. Le lendemain, il revenait à la charge à coups de grenades ; il échouait encore. Le 13, à notre tour, nous attaquions en fin de journée et nous reprenions de nouveaux éléments de tranchées. Une contre-attaque ennemie était décimée par notre feu ; une compagnie allemande, entourée par nos soldats, était détruite ; le capitaine et soixante-dix survivants restaient entre nos mains. Cette affaire nous valait une centaine de prisonniers et plusieurs mitrailleuses ; l'ennemi laissait beaucoup de morts sur le terrain. Les jours suivants, combats d'artillerie.

Dans la région de Soissons, les Allemands ont manifesté une grande activité ; ils ont attaqué, le 12, au nord-ouest de Soissons, vers la route de Crouy ; le 13, au nord de Soissons, vers la route de Terny et sur la rive droite

de l'Aisne. Ces attaques ont été brisées par notre feu. L'artillerie ennemie a également préparé une attaque entre l'Aisne et la Vesle ; mais l'infanterie n'a pu déboucher de la tête de pont de Vailly.

En Champagne, la lutte a été vive pendant quelques jours, notamment sur le terrain de notre magnifique offensive de septembre.

Le 11 février, au cours d'une attaque à la grenade dans la région au nord-est de la butte du Mesnil, nous avons enlevé trois cents mètres de tranchées ennemies ; par deux fois, les Allemands ont contre-attaqué pour nous reprendre les positions que nous avons conquises ; non seulement ils ont été repoussés, mais nous avons encore progressé vers l'Est ; quatre-vingts prisonniers sont restés entre nos mains. Le lendemain, cinq nouvelles contre-attaques ennemies sont encore repoussées.

Par contre, à l'est de la route de Tahure à Somme-Py, sur un plateau accidenté, couvert de bois de pins, les Allemands ont pu prendre pied dans quelques éléments de nos tranchées avancées ; malgré des pertes sérieuses provoquées par l'explosion de nos mines et nos tirs d'artillerie, ils se sont maintenus pendant toute la journée du 13 dans ces positions. Le 14 et le 15, nous avons pu reconquérir une grande partie de ces tranchées. En procédant ainsi par bonds successifs sur un terrain peu étendu, l'ennemi espère reprendre en détail tout ce que nous lui avons enlevé au mois de septembre ; cet effort lui coûte fort cher et il n'aboutira pas.

En Argonne, la lutte de mines continue ; près du Four-de-Paris nous avons donné, le 12, un camouflet qui a bouleversé les travaux de mine que préparaient les Allemands ; à la Fille-Morte, le 15, nous avons fait sauter une mine dont nous avons occupé l'entonnoir.

En Lorraine, activité des deux artilleries dans les secteurs de Reillon et de la forêt de Parroy ; des reconnaissances ennemies ont été dispersées par notre feu.

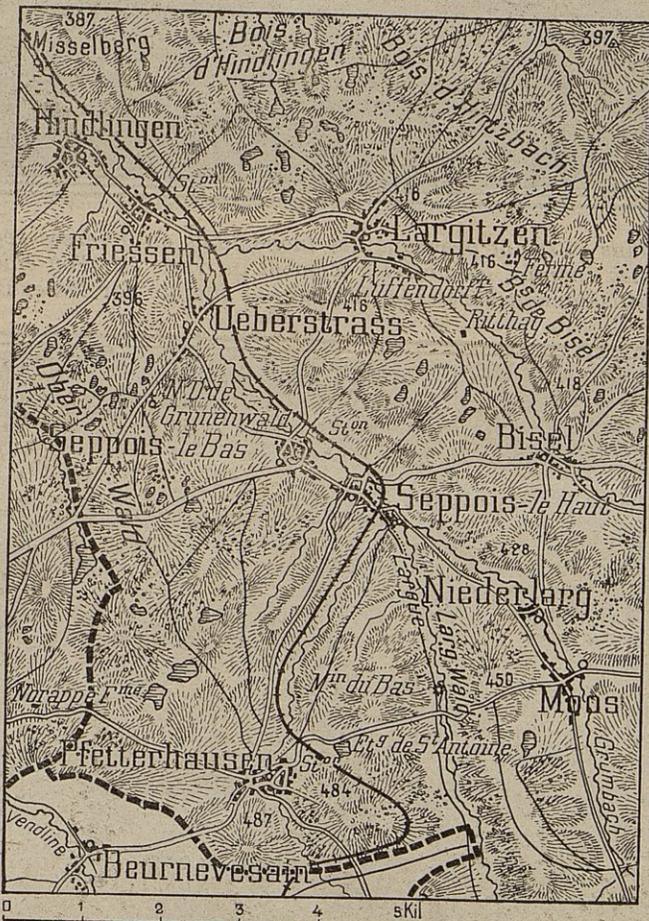
C'est en Alsace que s'est produite la manifestation la plus intéressante de l'offensive ennemie, intéressante parce qu'elle a eu lieu dans un secteur dont on ne parlait guère depuis longtemps et qui touche à la frontière suisse. Le 12 février, une première attaque allemande était signalée à l'est de Seppois ; elle était enrayée par nos tirs d'artillerie ; une seconde attaque avait lieu le soir du même jour ; précédée d'un violent bombardement, elle mettait l'ennemi en possession de deux cents mètres de tranchées ; une contre-attaque immédiate nous rendait la plus grande partie du terrain. Le lendemain, un bombardement intense était effectué par l'artillerie allemande sur les positions que nous avions réoccupées ; nous devions les abandonner, car elles étaient devenues intenable ; mais nos tirs de barrage arrêtaient des renforts ennemis qui s'efforçaient de progresser par petits groupes venant de

Niederlarg. Le 15, notre artillerie tenait sous son feu les positions allemandes à l'est de Seppois. Depuis, aucune nouvelle n'a été donnée sur cette région.

Est-ce un coup de sonde que les Allemands ont voulu donner pour tâter la résistance de l'extrémité de l'aile droite de notre front ? Est-ce le présage d'une offensive de plus grande envergure ? Il convient en tout cas de prendre les précautions nécessaires, ce qui est déjà fait. Ces combats se sont livrés dans cette partie de l'Alsace qui s'appelle le Sundgau et touche à la frontière suisse. Seppois-le-Bas, indiqué comme théâtre de l'action, est un village situé dans la vallée de la Largue, à deux kilomètres à l'est de notre frontière et à cinq kilomètres de la Suisse : la route de Montbéliard à Bâle le traverse ; c'est aux abords de la chaussée qu'a eu lieu la bataille.

Les Allemands reçoivent des renforts par la route de Niederlarg qui suit la petite Largue et se détache à Dirlindsdorf de la route de Porrentruy à Bâle par Ferrette, où aboutit un chemin de fer venant d'Altkirch. Cette région très accidentée est dominée par une longue crête que recouvre la forêt de la Montagne et qui sépare les sources de l'Ill de celles de la Largue ; la position commande les diverses routes d'Alsace en Suisse qui de Porrentruy mènent en France vers le Doubs ou vers Delle.

On peut rattacher à cette offensive la présence du kronprinz à Saint-Louis et les obus lancés sur Belfort ; le 11 février, dix obus de gros calibre furent encore lancés dans la direction de notre place forte.



LA RÉGION DE SEPOIS

## LES INONDATIONS DANS LA MEUSE

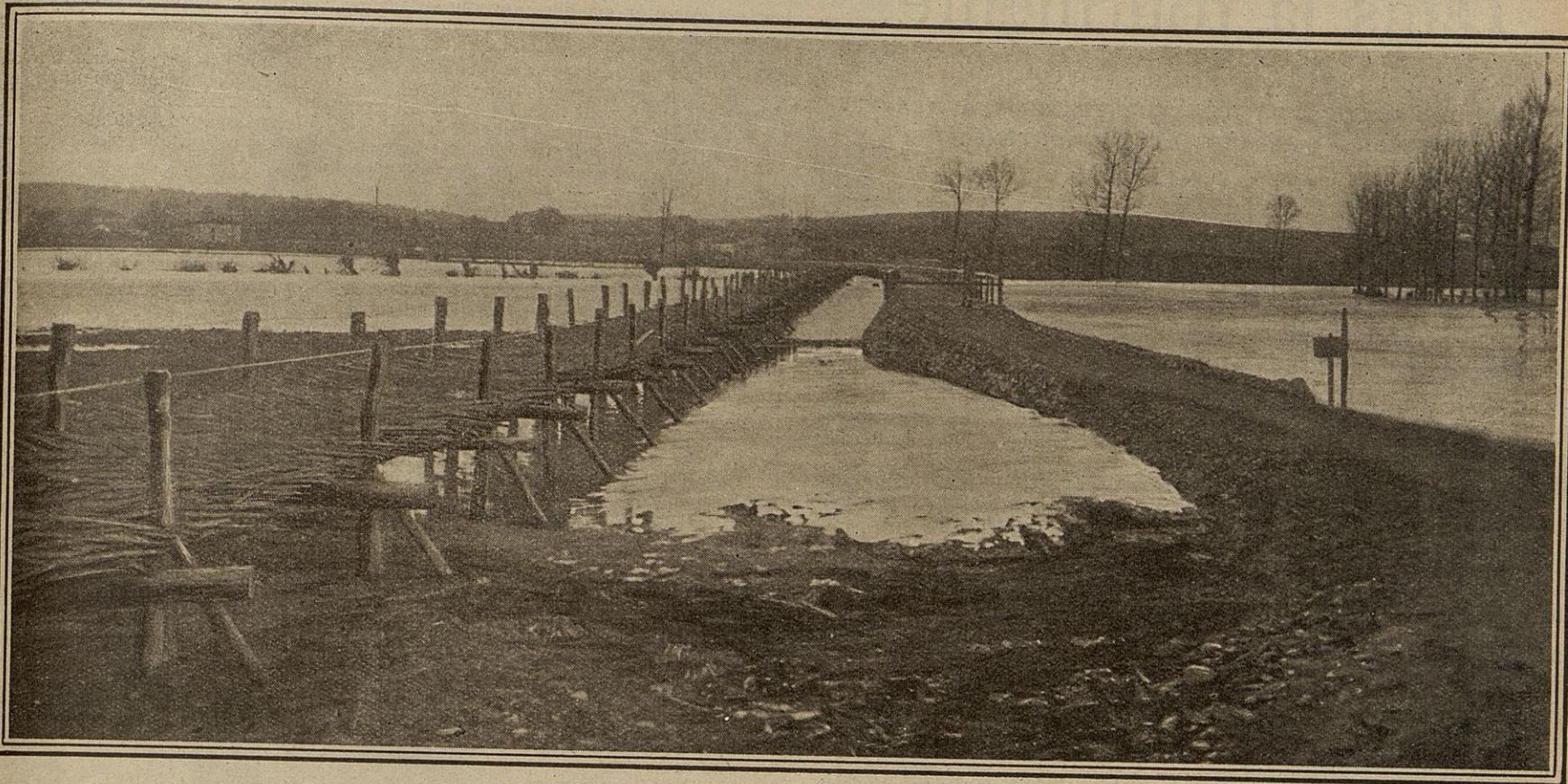


*Les pluies abondantes qui sont tombées dans l'Est ont provoqué des inondations en diverses régions; la Meuse est sortie de son lit et a recouvert les campagnes qui la bordent; les champs, les prairies forment un vaste lac d'où émergent les arbres; la chaussée de la route, suffisamment surélevée, n'a pas été atteinte par les eaux.*



*Voici un groupe de soldats qui reviennent de permission; ils arrivent au cantonnement de leur régiment; mais ils ne reconnaissent plus le paysage; pendant leur absence, la Meuse a débordé, s'est étendue dans la campagne et, en traversant le pont réparé, mais non reconstruit, ils se demandent s'il résistera à la poussée des flots grossis.*

## PAYSAGE DES BORDS DE LA MEUSE



*Il a fallu lutter ici contre l'inondation; le génie, prêt à toutes les besognes et dont on ne saura trop louer le dévouement et l'énergie, s'est mis immédiatement à l'œuvre; une passerelle faite de claies solides posées sur de robustes chevalets permet aux troupes de gagner par-dessus l'inondation le pont qui traverse la Meuse.*



*On travaille dur et ferme à la consolidation du pont et à la construction de la passerelle; le pont est à peu près terminé, la passerelle s'avance jusqu'à la terre ferme; une chaussée solide est réservée aux convois et à la cavalerie; il faut avoir raison des forces de la nature en même temps qu'on mate les Roches.*

# Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS  
LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGR

(Suite)

Prizrend, 21 novembre.

Chacun doit apporter son pain et l'on mange au petit bonheur, sans fourchette, à l'aide de son couteau, si l'on en a un, avec ses doigts si l'on ne possède pas de couteau...

On sort de là l'estomac aussi délabré que si l'on n'avait rien mangé ; le seul réconfort que l'on retire de cette illusion de repas, c'est que l'on a pris contact avec tous les compagnons de misère et que mutuellement on s'est réconforté...

Je comptais beaucoup sur les provisions que contenait notre char et que la prévoyance m'avait fait emporter de Kniajewatz pour en user en dernier ressort...

Mais, pendant cinq jours, nous avons vainement attendu nos gens qui ont fini par arriver, prétendant qu'un des bœufs était mort en route et qu'il leur avait fallu continuer de cheminer avec trois bœufs au lieu de quatre...

D'où ce retard, qui les avait contraints, sous peine de mourir de faim, à se nourrir avec les provisions que contenait le char...

Sans compter qu'ils avaient été attaqués par une bande de prisonniers affamés et qui avaient pillé tout ce qui était pillable...

Ce dramatique récit nous est fait avec le plus profond sérieux, à grands renforts de gestes démonstratifs, ponctués de tout ce que la langue humaine peut fournir de serments solennels...

Force nous est bien d'accepter cette fable pour vraie, quelque invraisemblable qu'elle soit, et nous nous résignons à serrer d'un cran notre ceinture.

Prizrend, 22 novembre.

La situation s'aggrave : successivement, les missions sanitaires anglaise, russe, française quittent la ville ; les docteurs brésiliens que nous avons retrouvés me pressent de partir avec eux...

Il est imprudent de demeurer davantage !...

Mais je ne m'appartiens pas... Je dois, jusqu'à ce que j'aie été délié de mes engagements, demeurer à la disposition de mon chef...

Et mon chef ne donne toujours pas de ses nouvelles...

Mes amis me disent adieu ; ils partent demain à l'aube. Ils ne savent pas encore la route qu'ils vont suivre... mais ils sont bien décidés à ne pas tomber aux mains de l'ennemi...

Prizrend, 23 novembre.

Ce matin, gros ennui : ma fille s'éveille avec quarante de fièvre ! Que dois-je diagnostiquer?... Quelle maladie vont engendrer toutes ces fatigues, toutes ces privations, toutes ces inquiétudes?...

Je lui recommande de demeurer à la section, bien couverte, et je vais à l'ambulance...

Dès le seuil passé, je m'arrête surpris : les rues sont désertes, les maisons fermées... Plus un bruit !... On dirait une ville morte !...

Inquiet, je cours aux renseignements et j'apprends que sur une rumeur qui, pendant la nuit, s'est répandue, la ville s'est vidée ainsi que par enchantement, dès l'aurore...

En un clin d'œil, toutes les voitures, de quelque catégorie qu'elles fussent, ont été louées, achetées à prix d'or, et l'exode s'est fait comme par miracle...

Il ne reste plus à Prizrend que le colonel F. avec les membres de la mission militaire française dont il est le chef...

Je vais le trouver pour m'enquérir de ce que je dois faire ; il s'étonne de me voir encore en ville et me presse de partir sans tarder...

Il me déconseille même d'attendre à demain, car, d'après les renseignements reçus, les Bulgares sont à peu de distance et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la ville fût attaquée au cours de la nuit qui vient...

Le colonel qui commande la garnison serbe a mission de défendre Prizrend jusqu'à la dernière extrémité pour couvrir la retraite de l'état-major, qui part demain avec les dernières troupes par la voie de l'Albanie ; c'est cette voie que la mission française prendra également...

Je quitte le colonel, très perplexe : où est mon devoir?...

Je suis aux ordres du gouvernement serbe... et tant qu'il ne m'aura pas relevé de mes obligations...

Passant par l'ambulance, j'y trouve ma fille qui, malgré mes recommandations, a tenu à venir à son poste...

Je la mets au courant de la situation ; elle est d'avis, comme moi, que nous ne pouvons partir ainsi, sans autorisation...

Mais, d'un autre côté, il me répugne d'exposer cette enfant aux mille dangers de l'occupation...

Que faire ?

La femme du chef de section me presse de ne pas demeurer plus longtemps ; si elle-même reste, c'est parce que cette fuite à travers les montagnes lui fait peur pour ses petits enfants : elle en a trois, dont deux qu'il faudra porter ; qui se chargera de ce soin?... Des prisonniers !...

Mais qui l'assure qu'une fois hors de tout commandement ces hommes n'abuseront pas de la situation ou ne l'abandonneront pas au milieu des solitudes glacées de l'Albanie?...

Moi, qui n'ai pas les mêmes raisons qu'elle d'être contraint d'attendre les Bulgares, je dois fuir, je dois emmener ma fille loin du danger certain qui nous menace...

Comme femme du chef de section, elle prend sur elle de me donner ce conseil, se portant garante des suites de ma décision...

Troublé par ce langage, je me mets en quête d'un moyen de locomotion, lorsque je rencontre une famille avec laquelle, au cours de cette pénible retraite, j'ai eu l'occasion de lier connaissance et, comme je m'étonne de la voir encore à Prizrend, elle m'apprend qu'elle a réussi à se procurer un camion automobile et qu'elle part ce soir même à dix heures.

Emue de ma situation, elle me propose de m'emmener, ma fille et moi ; en se serrant un peu, on trouvera bien deux places et, du moins, si la route ne peut se faire entièrement en voiture, pourra-t-on en quelques heures prendre

une avance suffisante sur les Bulgares pour n'avoir pas à redouter leur poursuite...

Aussitôt ma fille prévenue et pendant qu'elle s'occupe de tout préparer pour le départ, je vais aviser du parti que je viens de prendre le colonel F. et lui faire mes adieux...

Lui et le lieutenant C. me félicitent et de ma décision et aussi d'avoir, en une circonstance pareille, trouvé un moyen de locomotion qui augmente de beaucoup pour nous les chances heureuses de la retraite.

Après une chaude poignée de mains dans laquelle nous mettons mutuellement tout ce que nos cœurs contiennent de vœux réciproques, je les quitte en proie à une émotion que j'ai peine à dominer...

Les reverrai-je jamais?...

Il y a quelques instants à peine que j'ai rejoint la section où je fais activer les préparatifs — il est cinq heures déjà et le départ est fixé à dix heures — que l'on vient me chercher d'urgence de la part du colonel F.

Quand je le retrouve, il m'annonce qu'il vient d'arriver cinq retardataires, cinq infirmières françaises, que de multiples incidents ont arrêtées en route et qu'il s'agit de soustraire à l'ennemi...

Il a compté sur moi pour les protéger au milieu de la pénible odyssee à laquelle nous contraignent les événements ; a-t-il eu tort?...

Je lui déclare sans hésitation que je suis à son entière disposition ; seulement, ma combinaison de départ doit être modifiée, car la voiture, dans laquelle nous devons prendre place, dans quelques heures, ne saurait emmener cinq personnes de plus.

Le colonel me remercie ; puis, après avoir envoyé prévenir la famille qui devait m'emmener de n'avoir pas à m'attendre, il prend une carte et me jalonne lui-même la route que je devrai suivre...

Il me déconseille formellement celle que prendra le grand quartier général serbe et que lui-même suivra le lendemain.

Cette route, qui coupe directement au plus court à travers les montagnes d'Albanie, nous exposerait aux réquisitions des Albanais... Qui sait même si nous ne serions pas exposés à être massacrés...

Non, le mieux est de suivre un itinéraire plus long... beaucoup plus long, mais susceptible de nous assurer le maximum de sécurité que l'on puisse espérer, vu les circonstances...

Je passerai par Diakowa et Ipeck, longeant la frontière jusqu'à Andriewitz, à travers le Chakor, pour redescendre par des sentiers muletiers à peine tracés vers Podgoritz ; là, je m'inspirerai des circonstances et des événements pour gagner Scutari ou Cettigné et ensuite la côte, d'où peut-être quelque bateau m'em mènera en Italie...

Bref, c'est la grande aventure dans laquelle il s'agit de se lancer, en plein inconnu... en plein danger...

Mais ce danger-là, ce n'est que de l'éventualité... tandis que celui que représente le Bulgare, c'est la certitude...

Mon choix est fait ; le colonel me remet la carte, pointée par ses soins, me fait cadeau d'un gros revolver d'ordonnance qui, à l'occasion, peut être utile, mon petit browning de poche n'étant qu'un jouet d'enfant, bon tout au plus à faire rire le premier Albanais sous le nez duquel je m'aviserai de le mettre, en guise de démonstration...

Et nous prenons congé l'un de l'autre... définitivement cette fois!...

Je rejoins hâtivement la section pour aviser ma fille du changement survenu dans mes décisions et m'enquérir d'un char pour transporter provisions et vêtements — tout au moins jusqu'à Ipeck — puisque, jusque-là, la route est, assure-t-on, carrossable.

Je me trouve soudain nez à nez avec le colonel Radovanowitch, avec lequel je me suis lié à Kniajewatz et dont la femme avait là-bas accueilli si aimablement ma fille. Notre étonnement est grand, le sien plus encore que le mien.

Il s'émeut de nous savoir encore ici, alors que la plus élémentaire prudence devrait nous avoir fait partir depuis longtemps déjà.

Cependant, il se rassure en apprenant que nous quittons Prizrend le lendemain et approuve les recommandations du colonel F.

Mais il faut songer aux provisions, car l'itinéraire qui nous est conseillé est fort long et passe par des contrées absolument désertes où nous aurons grand-peine à nous ravitailler...

Il fait la grimace au détail que je lui donne sur le contenu de notre garde-manger...

— Tout juste de quoi ne pas mourir de faim, murmure-t-il, et encore...

Puis soudain :

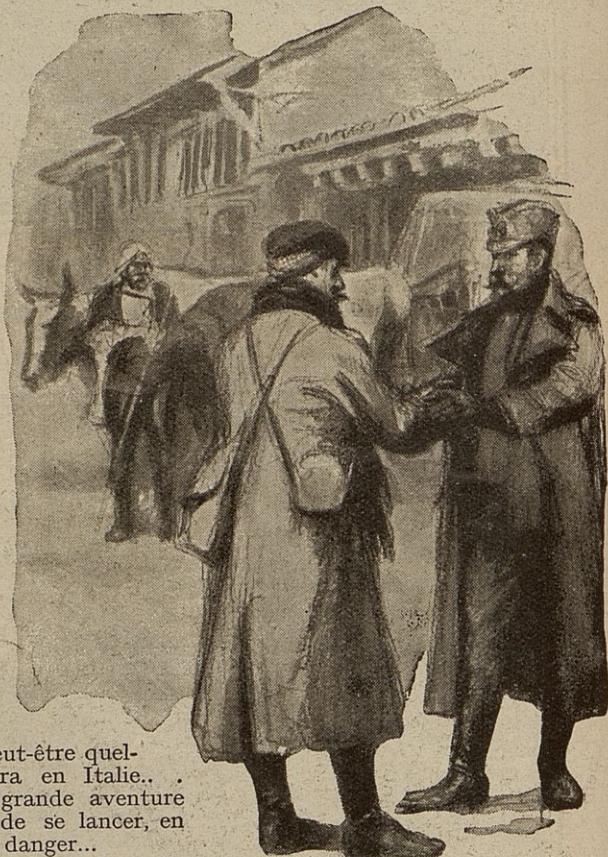
— Venez ce soir à votre ambulance, quand tout le monde sera couché ; je veux vous faire un petit cadeau qui vous obligera à penser à votre ami en cours de route... et auquel sera sensible mademoiselle votre fille...

« Nous ne sommes plus à l'époque de Kniajewatz... ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, et l'on ne peut plus se permettre d'offrir des fleurs aux dames... »

Exact au rendez-vous, je trouve le colonel qui, de dessous son grand manteau d'ordonnance, tire trois gros pains qu'il me tend :

— Voilà, dit-il, tout ce que les circonstances me permettent de faire...

C'était un grand sacrifice personnel qu'il consentait là, car peut-être ces



Venez ce soir à votre ambulance...



*Nous nous lançons à travers le brouillard...*

pains — si précieux en ces circonstances — dont il se privait en notre faveur, pouvaient-ils par la suite lui sauver la vie...

Très ému, les larmes aux yeux, je le remercie, et m'en retourne à la section, à travers une bourrasque de neige qui me fait mal augurer de notre départ pour demain...

*Sur la route d'Ipeck, 24 novembre.*

C'est au cantonnement — un petit hameau perdu dans la montagne — que je griffonne ces notes, à la lueur d'un feu de bois vert dont la fumée emplit la pièce et me pique les paupières au point de me faire pleurer...

Ce matin, à six heures, départ mouvementé de la section, après une nuit d'insomnie, passée à attendre les Bulgares, dont l'avance progresse rapidement. Au moindre bruit, je me levais et, malgré le froid, sortais pour tâcher de me rendre compte de la nature des bruits...

Si c'était la fusillade proche...

Mais non, ce n'était que le canon lointain. — Heureusement !

L'aube, enfin, a paru !

Sur les conseils des gens du pays, ma fille abandonne son costume féminin qui, dans les montagnes qu'il s'agit de traverser, serait une gêne et par endroits même constituerait un danger.

Elle remplace sa jupe par un pantalon à moi, dont elle serre les jambes dans des guêtres généreusement prêtées par le lieutenant C. et par-dessus son corsage, que renforce un tricot de laine, elle jette son manteau d'infirmière dont les plis la protégeront contre la morsure du froid.

Comme coiffure, son bonnet d'infirmière sur lequel elle adapte une écharpe chaude qu'elle drape sur le devant du visage, à la manière turque...

Il ne s'agit pas de plaisanter avec le froid : le thermomètre est descendu cette nuit à quinze degrés au-dessous de zéro, et, à ce taux-là, on a vite fait d'avoir le nez gelé...

A travers la ville déserte, au milieu d'un brouillard intense qui nous empêche de voir à deux pas devant soi et vous traverse jusqu'à la moelle, nous nous acheminons vers le cimetière...

Là, nous attendons vainement : personne au rendez-vous... Ni les infirmières, ni le conducteur du char avec son attelage...

Qu'est-ce que cela veut dire?... Nous patientons en battant la semelle, tout surpris, tout inquiets...

Et, soudain, une idée vient à ma fille : le rendez-vous a bien été donné au cimetière... mais on a négligé de spécifier lequel...

Or, il y en a quatre... situés chacun à un des quatre points cardinaux de la ville...

Allons-nous donc être obligés de jouer à cache-cache, alors que le temps est si précieux...

Nous nous lançons à travers le brouillard, avec la crainte de nous égarer au milieu de la montagne...

C'est que ces cimetières turcs sont immenses ; ils donnent l'impression de quelque Carnac colossal, avec leurs énormes pierres dressées comme des menhirs ou couchées ainsi que des dolmens...

Tantôt isolées, tantôt groupées en cercles ou en quadrilatères, elles ne portent aucune inscription ; mais, à n'en pas douter, elles recouvrent d'anciennes sépultures...

Sont-ce les sépultures des vieux Albanais, les anciens Pélasges, population primitive de la presqu'île, graduellement repoussés vers l'Ouest par les invasions venues de l'Est ?



*Cette vue nous rend un peu d'énergie...*

Je n'ai guère le loisir d'élucider ce problème ; mais, quoi qu'il en soit, il est à noter qu'à côté de celles-ci s'en trouvent d'autres — serbes celles-là — avec des inscriptions archaïques, auxquelles s'en mêlent de musulmanes et de serbes contemporaines...

Enfin, après une attente de deux heures, nous parvenons à nous joindre.

Nous prenons congé d'Andréas et d'Ivan qui nous supplient en pleurant de les laisser nous accompagner.

Hélas ! nous n'en avons pas l'autorisation et nous devons les laisser derrière nous...

Ce n'est pas sans regret que nous nous séparons de ces braves gens, en compagnie desquels nous avons vécu, plusieurs mois durant, et dont l'aide, au cours des dernières semaines, nous a été par moments très précieux.

Nous cheminons sur un sol noir et glacé, où les bœufs de notre petit char glissent à chaque pas ; et il faut toute la prudence, toute l'énergie de Nicolas, le conducteur, pour prévenir des chutes dont les conséquences pourraient être graves...

Le brouillard s'épaissit au fur et à mesure que nous avançons ; aussi, la marche est lente et, dès ce moment, j'ai le pressentiment qu'il nous sera matériellement impossible de couvrir en deux jours les soixante-cinq kilomètres qui nous séparent d'Ipeck...

Je me consulte avec Mladénowitch sur le point où l'on pourra s'arrêter pour passer la nuit.

Il ne s'agit pas, en effet, de se laisser prendre au dépourvu ; car si nous ne voulons pas coucher à la belle étoile, il s'agit d'atteindre l'étape avant le coucher du soleil.

Les musulmans ferment hermétiquement leur porte avant la nuit et nul étranger — quoique envoyé d'Allah — n'est admis à franchir le seuil de leur demeure, une fois les femmes en liberté à travers le logis...

Sur la carte que m'a donnée le colonel F., nous relevons un petit groupe d'habitations situé à une vingtaine de kilomètres ; c'est là que nous nous arrêtons ; ce sera une étape bien mince pour des gens qui ont à faire des centaines et des centaines de kilomètres ; mais à l'impossible nul n'est tenu...

Après un court arrêt vers midi pour prendre notre repas, repas sommaire et rationné, en raison de la pénurie de nos provisions (sept pains blancs, une galette de maïs et deux ou trois boîtes de conserve, miraculeusement découvertes parmi nos bagages rapportés de Kniajewatz), nous nous remettons en route...

Soudain, ma fille, qui chemine en tête de la caravane, s'arrête et d'une mimique expressive me fait hâter le pas...

L'ayant rejointe, je demeure, comme elle, atterré devant le spectacle qui s'offre à nous.

À quelques cents mètres, dans une dépression de terrain, c'est un amoncellement de choses innommables, sans forme distincte, et dans lesquelles cependant, notre cœur, à défaut de nos yeux, reconnaît des haubans à carcasses d'aéroplanes, haubans tordus, hélices déformées, moteurs crevés.

Nos aviateurs commencent à détruire leurs appareils qu'il leur est impossible d'emporter avec eux à travers les montagnes — demain, il faut que le sacrifice entier soit consommé, pour que rien ne puisse tomber aux mains de l'ennemi, sitôt que le dernier Français aura quitté la région.

Un véritable sentiment de douleur nous étreint la poitrine, et c'est en essuyant une larme que nous poursuivons notre chemin...

Là-bas, derrière les cimes couvertes de neige, le soleil est prêt à se coucher et nous hâtons le pas pour rejoindre Mladénowitch, parti en fourrier pour nous découvrir un gîte...

À quelque distance, enfin, nous découvrons les toitures basses qui font une tache noirâtre sur la neige et cette vue nous met un peu d'énergie aux jarrets...

Notre fourrier a déjà, lorsque nous le rejoignons, arrêté tous les détails de notre hébergement, discuté les prix de notre hospitalité et, lorsque j'en ai versé le montant aux maïs de notre hôte, celui-ci nous permet de franchir le seuil de sa demeure...

C'est là, la différence énorme qui existe entre le Turc et l'Albanais ; tandis que celui-ci, très intéressé, ne donne rien pour rien, le second, bien au contraire, vous accueille généreusement et ne veut rien accepter de celui qu'il considère comme l'envoyé d'Allah...

Etranges, ces demeures albanaises : on entre dans une grande pièce que sépare par le milieu une étroite allée bordée de droite et de gauche par un trottoir en planches se prolongeant jusqu'à la muraille et sur lequel

sont jetées des nattes finement tressées ; au fond de ce couloir se dresse l'âtre dans lequel brûlent les troncs d'arbres coupés dans la forêt voisine...

Vainement, notre hôte nous propose-t-il de nous faire à souper ; nous sommes tellement harassés, ma fille et moi, qu'aussitôt mangé un simple morceau de pain, nous nous étendons sur notre natte et nous endormons d'un sommeil que ne peut même pas troubler les sons de la guitare.

Notre hôte, en effet, pour nous marquer la satisfaction qu'il éprouve à nous héberger, a tenu à nous régaler d'un petit concert...

*Sur la route d'Ipeck, 25 novembre.*

Quelle dure étape !... Nos membres, non encore rompus à la fatigue, avaient ce matin toutes les peines du monde à faire jouer leurs articulations. C'est un véritable gémissement de douleur qui s'élève du groupe de dormeurs, lorsque la voix de Mladénowitch se fait entendre au milieu du silence :

— Allons, Nicolas !... Attelle !...

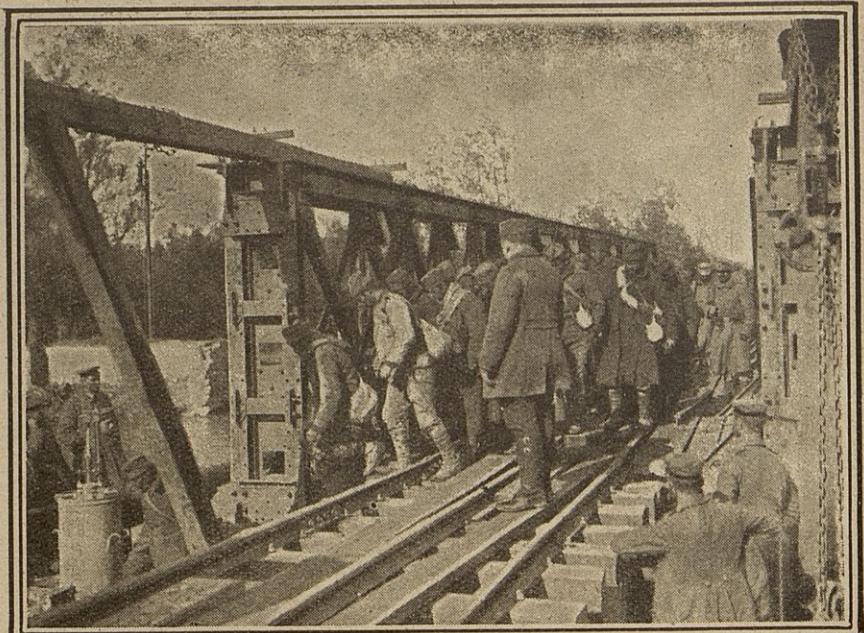
(A suivre.)

Reproduction, traduction et adaptation réservées pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.  
Copyright by Georges Faber, 1916.

## PENDANT L'OCCUPATION DE LA SERBIE



Prisonniers serbes gardés par des soldats autrichiens ; on voit qu'ils ne sont pas nombreux ; les soldats serbes ne se rendaient pas.



Les soldats serbes faits prisonniers ont été évacués en Autriche ; en voici un détachement qui traverse le Danube sur le pont rétabli.



Un zeppelin est venu récemment rendre visite à Sofia ; après avoir survolé la capitale bulgare, il atterrit auprès de la ville. Cette photographie montre la reine de Bulgarie s'entretenant avec le duc de Mecklenbourg venu à bord du zeppelin.



A peine entrés à Pozarevac, les Austro-Allemands ont installé la kommandantur. Devant la porte, un groupe de femmes serbes.



Voici des fours de campagne que les Autrichiens utilisent en Serbie ; ils sont en terre et affectent la forme de ruches.

## LA COMÉDIE-FRANÇAISE SUR LE FRONT



La Comédie-Française vient d'inaugurer la série des représentations sur le front. La première a eu lieu dans un petit village situé entre la Somme et l'Oise. La salle comprenait cinq ou six cents poilus qui devaient retourner au front le lendemain. Notre photographie représente la scène où l'on reconnaît Mmes Marguerite Carré, Bartet, Dussanne et Kolb, MM. Fabre, administrateur de la Comédie-Française, Henri Mayer, le peintre Georges Scott, Barral et Siblot.



Un général de division, un général de brigade et des officiers occupaient les « fauteuils de première série », les poilus s'étaient installés sur des bancs ou des bottes de foin. Une musique militaire prêta son concours à cette charmante fête. Acteurs et spectateurs mirent tout leur cœur, les premiers à amuser et les seconds à applaudir, et il y eut une jolie minute d'émotion lorsque cinq soldats escaladèrent la scène, des fleurs à la main. Nos grandes artistes les embrassèrent pour tous leurs camarades.

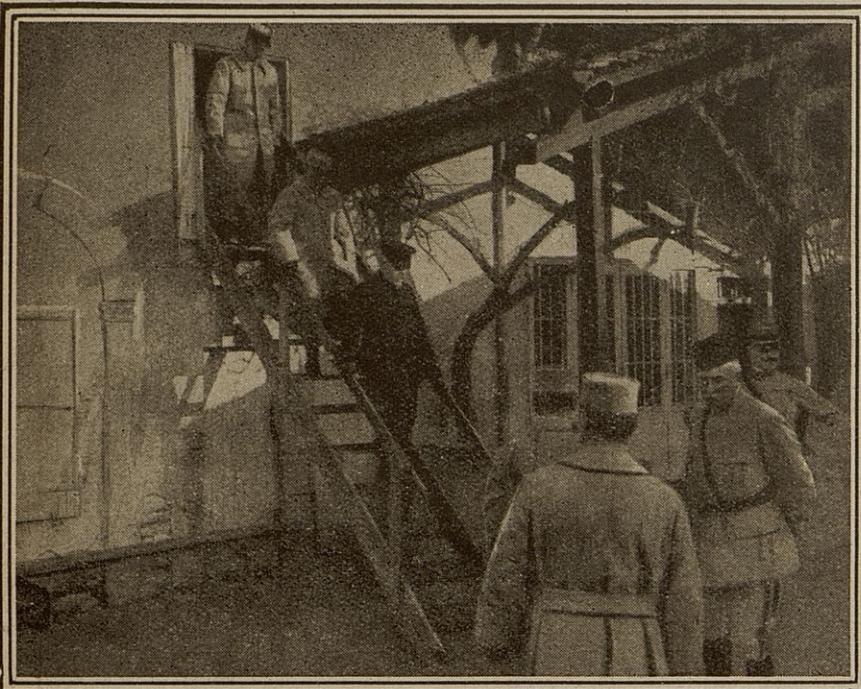
## UNE CONTRE-ATTAQUE ALLEMANDE EN CHAMPAGNE



Dessin de PAUL THIRIAT.

Par une offensive hardie, nos troupes viennent d'enlever à l'ennemi plus de quatre cents mètres de tranchées près de la butte du Mesnil; des prisonniers, des mitrailleuses sont restés entre leurs mains; les Allemands contre-attaquent aussitôt, ne voulant pas rester sur cet échec; à plusieurs reprises, leurs colonnes sont lancées à l'assaut; tous leurs efforts se brisent contre la vaillance et la ténacité de nos troupes.

## LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DANS L'EST



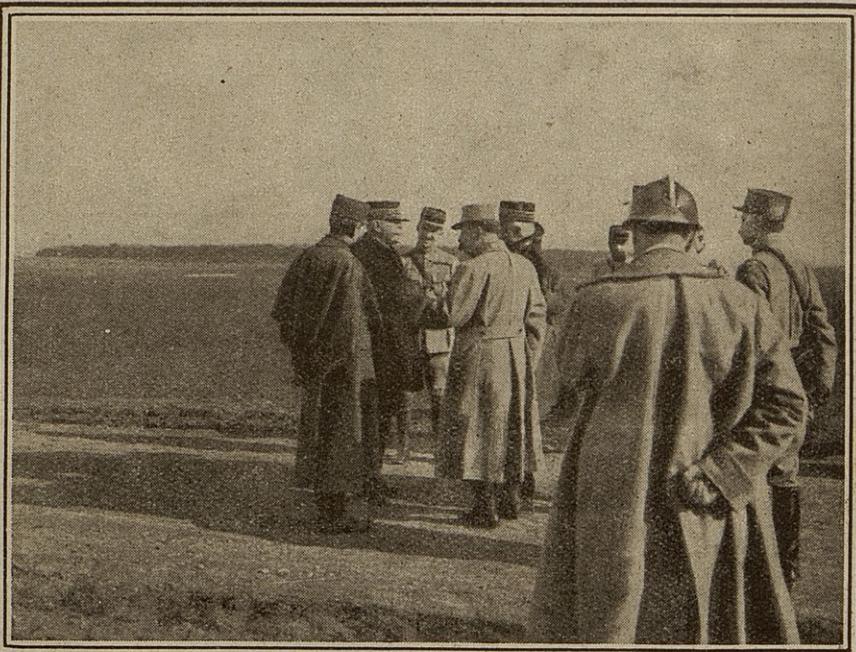
*Le président de la République, accompagné du général Dubail, vient de visiter des bureaux dans un village de l'Est.*



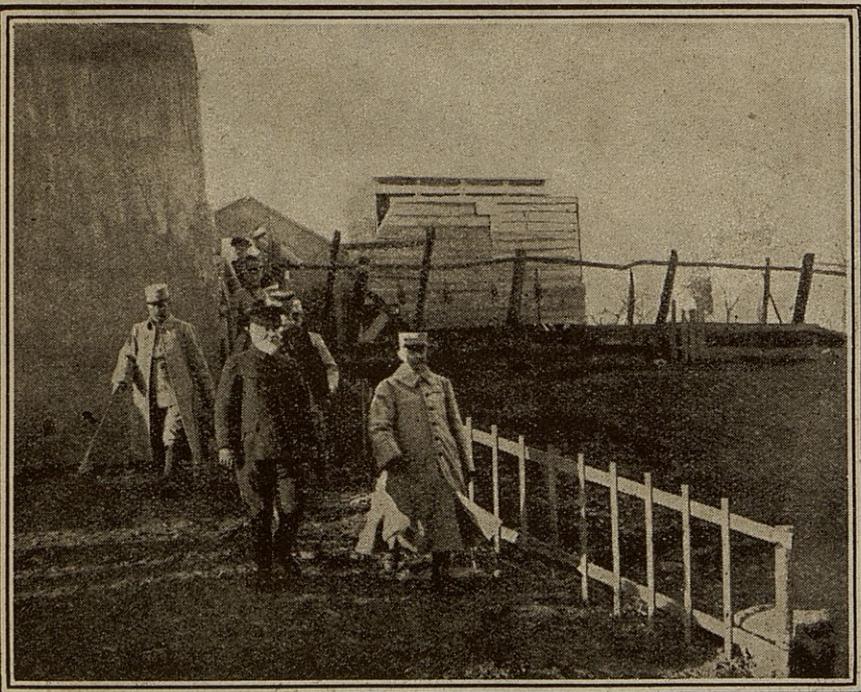
*Dans une grange dont on voit les portes ouvertes est installé un cantonnement que M. Poincaré a visité.*



*Avec le plus grand intérêt, le président de la République se rend compte de l'installation des cantonnements.*



*Le général Joffre s'entretient avec des généraux et des officiers sur le front de l'une de nos armées de l'Est.*



*Précédé du général Roques et suivi du général Joffre et du général Dubail, M. Poincaré se dirige vers les tranchées.*

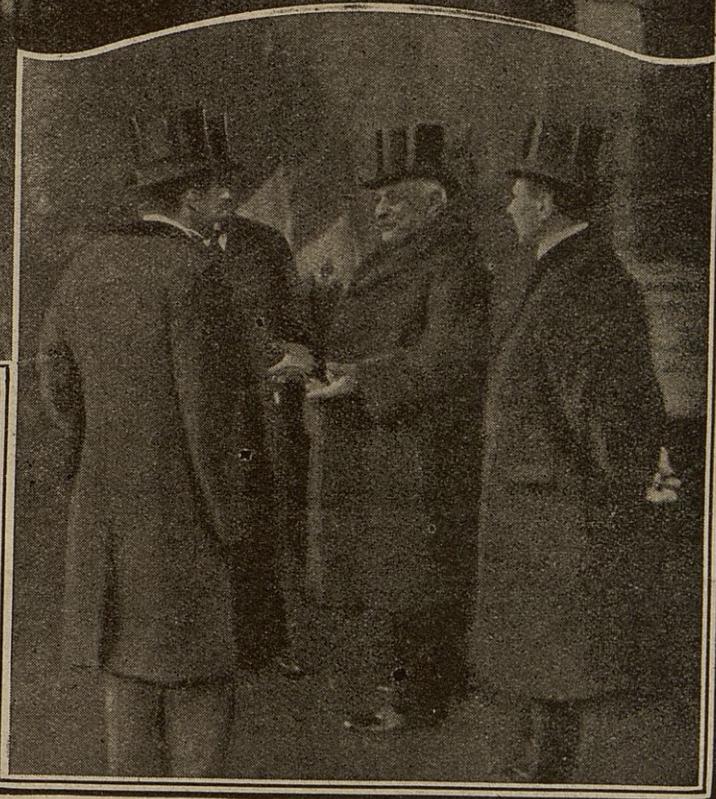


*Avant de remonter dans son automobile, le général Joffre prend congé du général Dubail et du commandant du secteur.*

# LES MINISTRES FRANÇAIS A ROME



M. Briand, accompagné de MM. Léon Bourgeois, Albert Thomas et du général Pellé, vient de se rendre en Italie où il a reçu un accueil enthousiaste. Le voici au moment où il sort de la gare de Rome ; à côté de lui M. Salandra, président du conseil des ministres d'Italie, derrière qui on reconnaît M. Léon Bourgeois.



En attendant l'arrivée de M. Briand, M. Salandra s'entretient avec les ambassadeurs des puissances alliées.



M. Briand et les membres de la mission française sont descendus au Grand-Hôtel. Pendant toute la durée de son séjour à Rome, une foule immense remplit la place Exedra sur laquelle s'ouvrent les fenêtres du salon présidentiel. Un enthousiasme indescriptible gagna le public lorsque M. Briand parut sur le balcon et cria d'une voix forte « Vive l'Italie ! ». Une ovation formidable lui répondit et aussitôt la « Marseillaise » partit de la foule, tandis que les têtes se découvraient religieusement.

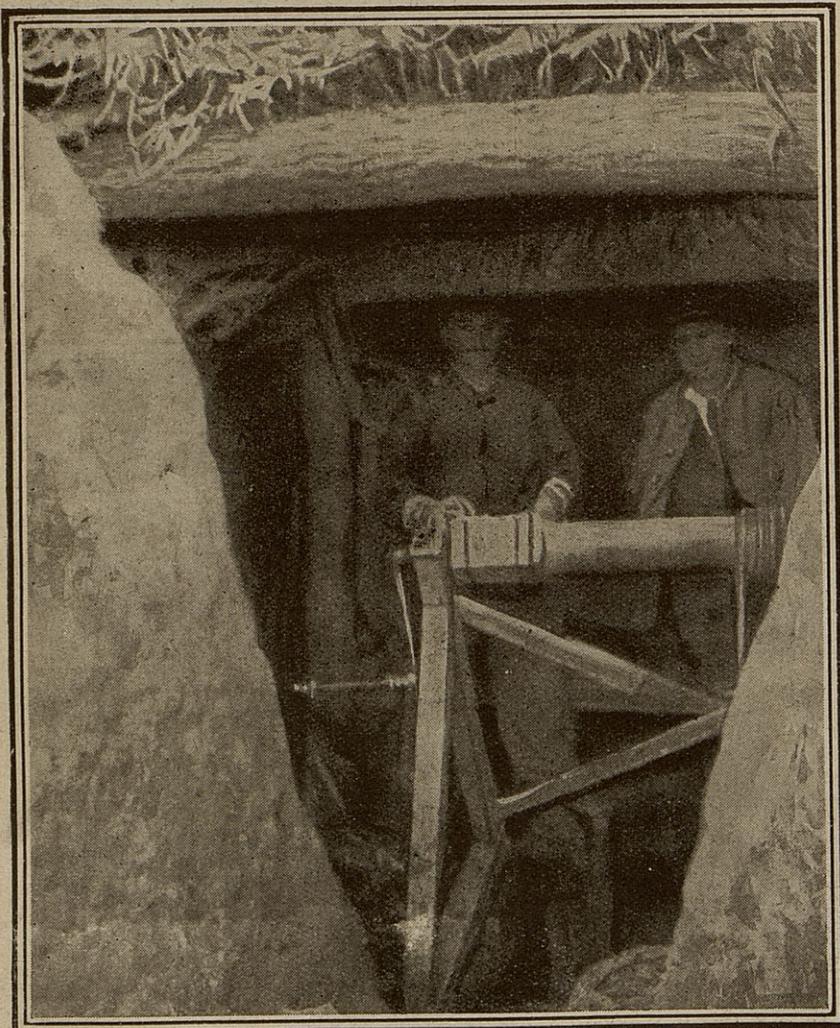
## LA GUERRE EN ARTOIS



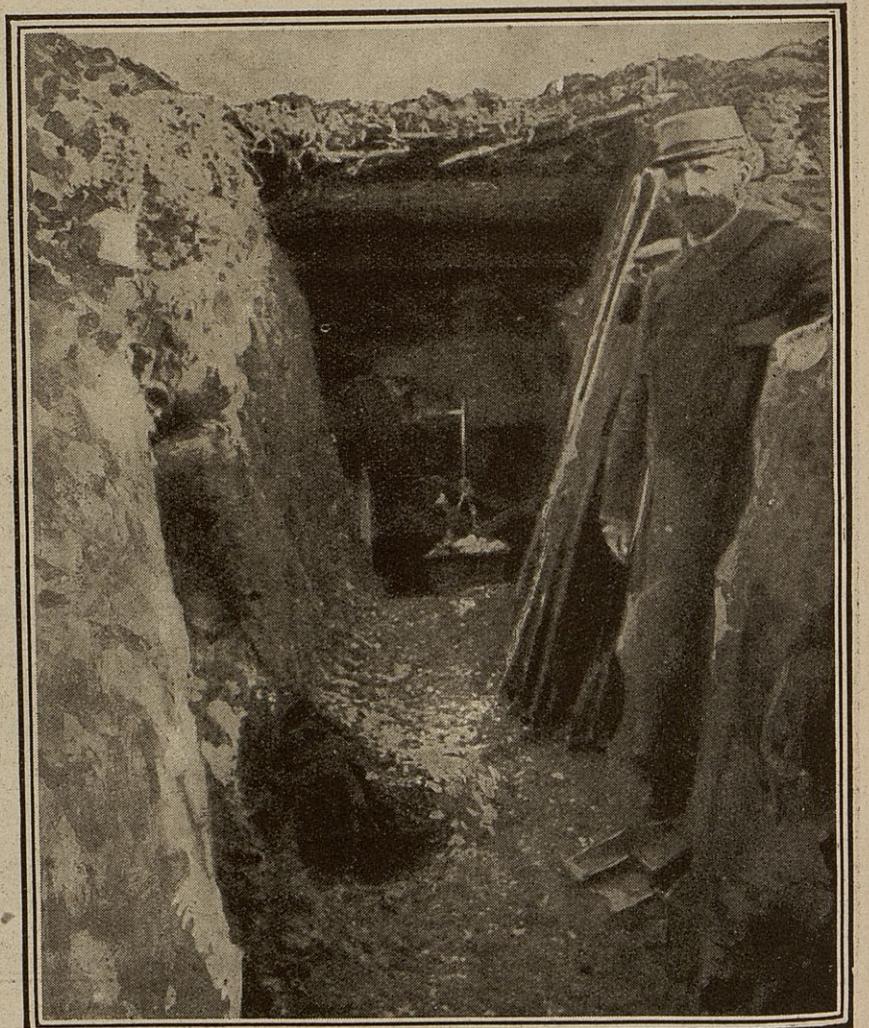
*Dans une tranchée, près de Neuville, nos poilus lancent des grenades sur les tranchées ennemies.*

*Le fond de la tranchée est garni d'un plancher qui préserve de la boue ses occupants.*

*On transporte dans des paniers la terre extraite de la mine que nos sapeurs sont en train de creuser.*



*Entrée du puits de la mine; un treuil installé sous un abri permet de remonter les terres à mesure que le travail avance.*



*Auprès du puits se tient un écouteur du génie qui, muni d'appareils spéciaux, entend les sapeurs ennemis.*

# L'HEURE SACRÉE

PAR  
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE DEUXIÈME

LE SAUVETAGE

(Suite)

Vint à passer le caporal Lavaine, lequel paraissait soucieux.

Dix bouches gouailleuses l'interpellèrent.

— Ohé l'cabot! t'as t'y des fois un z'haricot de travers, ou bien si c'est qu'tu prépares un plan stratégique pour le grand-père Joffre?

Mais le caporal, dédaignant de répondre, tourna la tête et hâta le pas. Derrière lui, Sénéchal s'engouffra dans la grange.

Il vit Lavaine gagner son coin et se jeter sur la paille comme un cheval fourbu que son fardeau écrase.

— Caporal! appela doucement le petit « Marie-Louise ». Si c'est à cause de Barquigny que vous vous tourmentez, il ne faut plus. L'affaire va s'arranger, il s'en tirera avec huit « crans de grosse » (1). J'ai tenu ma promesse, vous voyez!

— Ah! tant mieux, fit Lavaine dont les traits s'illuminèrent fugitivement. J'avais du souci pour lui; on est mécanos dans la même usine, on gagnait bien, mais pas moyen de faire des économies lorsqu'il y a quatre bouches à nourrir. Quand la guerre est venue, la femme de Barquigny qui est de Cambrai était allée passer quelques semaines chez ses parents avec les gosses. Alors, tu vois ça d'ici: l'invasion, l'occupation, pas de nouvelles... Tu parles si le cafard travaille! Voilà pourquoi je l'excuse, malgré tout. On a tant de peine, tant de peine! La sienne on la supporte, mais celle de ceux qu'on aime, c'est plus dur.

Encore une leçon pour Jean, encore un aperçu douloureux sur la vie, qu'auparavant il n'eût pas soupçonné, puisqu'il n'avait jamais vu que de la joie autour de lui. Une émotion, née aux sources profondes de la sensibilité, embruma ses claires prunelles havanes.

Serapprochant encore de Lavaine, Sénéchal insinua:

— Barquigny ne doit jamais rien recevoir, je parie, aucune douceur?

— Si, comme moi, des bricoles envoyées pour le jour de l'an, mais qu'est-ce que c'est que ça? une goutte d'eau dans la mer, tu comprends!

— Il n'a pas de marraine?

— Bien sûr que non.

— Pourquoi n'en demande-t-il pas?

— Etre purée n'empêche pas d'avoir sa fierté. Y en a bien assez qui mendigotent! Et puis j'te répète, nous ça va, ça va... on s'arrange. L'embêtant, c'est les chéris qu'on a laissés et qui souffrent.

— Ayez confiance en moi, caporal. Je tâcherai de savoir quelque chose sur la femme et les mioches du camarade. Mon père a le bras long. Par la Suisse et la Hollande... enfin je verrai. Seulement, je vous en prie, ne lui dites rien, au cas où je ferais chou-blanc. Ne lui dites pas, surtout, que c'est grâce à moi qu'il coupe au Conseil.

— Mais tu l'as prévenu, toi-même! Et il s'est joliment offert ta figure à ce propos.

— Bah! Je compte sur vous pour le détromper. C'est le nouveau chef de bataillon, le commandant du Cayla, qui a tout fait, avec l'obligeance du lieutenant, bien entendu.

— Au fait, comment as-tu pu réussir? Tu es donc si bien que ça dans les huiles?

Jean sourit.

— Oh! pur hasard vous savez, caporal. Le commandant est mon oncle.

Le plus simplement du monde, Jean narra les choses et sa modestie était charmante. Quand il eut terminé, il ajouta:

— Déjà les copains se moquent assez de moi, qu'ils traitent de blanc-bec; s'ils savaient que je suis le neveu du chef de bataillon, mince de musique! Ils s'imaginaient que je vais me faire embusquer, et ça n'est pas vrai. Outre que je me considérerais comme déshonoré, si j'en avais l'envie, mon oncle ne marcherait pas.

— C'est bien petit, approuva Lavaine. Tu as beau être riche, t'as du cœur, tu ne méprises personne... Veux-tu que je te dise? On le croyait à te voir faire toujours le dégouté... et c'est pour ça qu'on t'asticotait un peu. Que veux-tu! tout le monde peut pas être né dans la plume d'autruche. Si les civils font la différence entre les galetteux et les puotins, ici, nous, pas mèche. De la chair à canon on est, pas autre chose.

— Des soldats! des milliers de poitrines formant une seule barricade et battant du même cœur... des frères... mieux que ça: des amis à la vie à la mort! rectifia le petit « Marie-Louise ».

Et cette fois, deux larmes tombèrent de ses beaux yeux... il n'en eut pas honte. Lavaine lui tendit la

main, et ce fut une noble étreinte, un moment de joie pure, tôt dissipé par le retour offensif du souci lancinant qui obsédait le jeune caporal.

Jean hésita, sa timidité lui interdisait d'insister, tandis que son cœur lui répétait avec force:

« Tâche de savoir pourquoi il est chagrin, et, si tu le peux, apporte un remède à son ennui! »

La timidité toutefois l'emportait, fortifiée par la préoccupation de se montrer indiscret. Déjà, Sénéchal touchait la porte de la grange: un gros soupir le cloua sur place. Il se retourna; Lavaine pleurait, cachant son visage dans la paille fétide. D'un bond, le petit soldat fut auprès de lui, et le touchant doucement à l'épaule:

— Caporal... pardonnez-moi, mais... mais je souffre de vous voir aussi peiné. Puisqu'on est amis, parlez-moi comme à un ami. Je n'ai pas vingt ans et mon expérience est nulle... Cependant, c'est bon, parfois, cela soulage, de confier son tourment.

— Merci, Sénéchal, mais malgré tes bons sentiments, tu ne pourras rien pour moi.

— Admettons; je pourrai toujours vous écouter.

— Pauv'gosse! La vie t'a fait risette depuis que t'es né. Tu ne comprendras pas!

— Savoir!

Jean ajouta pensif:

— Quand on se met à voir clair, c'est surprenant comme on va vite sur le chemin de l'expérience. Moi-même, je ne me reconnais plus depuis... ce matin. En tout cas, il y a une chose que je puis vous affirmer, caporal, c'est que vous avez en moi un ami très dévoué.



Je vous admire, je vous trouve si charmant, si sympathique! Seulement, je n'osais pas vous le dire. J'ai l'air fier comme ça, et distant; n'en croyez rien; ce n'est qu'une diablesse de timidité qui me paralyse.

L'accent était si persuasif que Lavaine se décida tout à coup. Il prit une lettre dans son portefeuille et la tendit à Sénéchal.

— Tiens, lis, fit-il, ça te donnera une idée de mon tourment.

L'écriture de cette lettre était jolie, affinée, trahissant avec ses jambages pointus une main féminine. Assis auprès du caporal, les genoux à la hauteur du menton, caressé par un rayon de soleil, Jean déplia le papier. Il lut.

« Mon bon Georges,

« Je suis sortie de l'hôpital hier, guérie, mais encore » bien faible. J'ai été malade, je puis bien te l'avouer » maintenant. Une congestion pulmonaire des plus » graves, de la fièvre, du délire, tout, quoi.

» Notre petit chez nous m'a paru bien abandonné! » La poussière avait tout enveloppé de ses voiles gris, » et je n'ai pas eu la force de me mettre au ménage, » j'ai dû me coucher immédiatement.

» Mme Barbier, notre excellente voisine, me secourt » de son mieux, elle est parfaite...

» Je me tracasse plus encore pour toi que pour moi, » car, avec mes excellentes références, j'espère trouver » sans trop de peine une place, mais je me déssole de » te savoir avec ton prêt bien juste et de ne pouvoir » t'envoyer un pauvre petit paquet qui te prouve à » quel point ta sœur t'aime et pense à son brave » frerot. Il ne faut pas m'en vouloir, dis, Georges? » Aussitôt que je travaillerai, tu verras comme j'aurai » soin de toi.

» Malheureusement, les affaires ne marchent pas » fort et si je trouve quelque chose ce sera peu payé; » des prix de guerre...

» Que veux-tu? si j'ai cent francs par mois, je » n'aurai pas le droit de me plaindre. Quand je pense » que Suzanne Barbier coud du matin au soir pour » quarante sous!

» Adieu, mon frerot, je t'embrasse bien tendrement.

» Ta pauvre patraque.

» HENRIETTE LAVAINÉ.

D'un vif coup d'œil, tout en remettant la lettre à l'intérieur de l'enveloppe, Jean lut l'adresse de la messagère écrite au verso et nota avec soin cette adresse dans sa mémoire.

Lavaine soupira plus fort:

— Tu vois, hein? c'est pas drôle, mon colon! N'aurai qu'une petite mère de sœur, gentille et jolie comme un bijou et la savoir réduite à son secours de chômage. Elle parle de trouver une place et ne tient pas debout! Quelle pitié!

— Que fait-elle, votre sœur?

— Elle est sténo-dactylo et même très habile. Oh! avant la guerre, ça marchait. Elle avait une bonne place, mais la maison était dirigée par des Boches; alors, séquestre, fermeture. Moi, je t'ai dit que j'étais mécanicien, j'me faisais dix francs par jour, mon vieux. Notre petit ménage était une vraie bonbonnière, et ce qu'on s'entendait, nous deux Henriette! La chérie! je n'ai qu'elle, et elle n'a que moi. Nos parents sont partis trop tôt, sans quoi j'aurais été à Centrale et elle serait entrée à Sèvres.

— A l'Ecole normale?

— Oui, le père et la mère voulaient la voir professeur dans un lycée. Mais la mort n'a pas attendu...

Un matin, on s'est trouvés seuls tous les deux, et des affaires tellement embrouillées qu'il nous est resté bien juste un peu de mobilier. Bah! quand on a vingt ans, la vie est belle, on se bat avec les difficultés, et on les écrabouille. Nous étions heureux, heureux... lorsque la guerre a éclaté. Depuis, c'est la série des fortes tuiles; alors, des fois, on n'en peut plus et le chagrin crève.

— Oui, caporal, mais le malheur n'a qu'un temps. Votre petite sœur est trop courageuse pour que le destin l'abandonne. Elle achèvera de guérir, vous verrez, et elle trouvera une place, et, quand nous serons vainqueurs, ayant repris votre bonne petite existence tous les deux, vous oublierez ces mauvaises heures.

Lavaine enveloppa son compagnon d'un regard sceptique et désabusé. La banalité de ces consolations le décevait au lieu de le reconforter.

— Dieu t'entende! marmonna-t-il en haussant les épaules. Seulement, si Henriette n'a que ça comme consolation, c'est plutôt maigre! Enfin!

Plus sombre que jamais, il se tourna vers la muraille montrant ainsi qu'il ne désirait pas prolonger l'entretien.

(A suivre.)

(1) Huit jours de prison.

## UN ZEPPELIN A BOMBARDÉ SALONIQUE

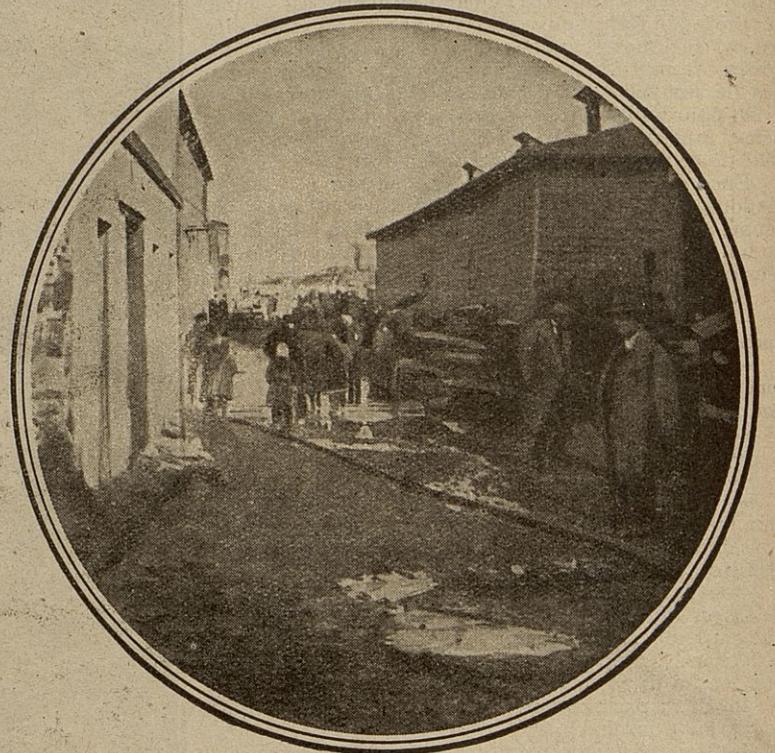


Deux sous-officiers tiennent à la main le soulier à pompon d'un soldat grec tué par une bombe du zeppelin.

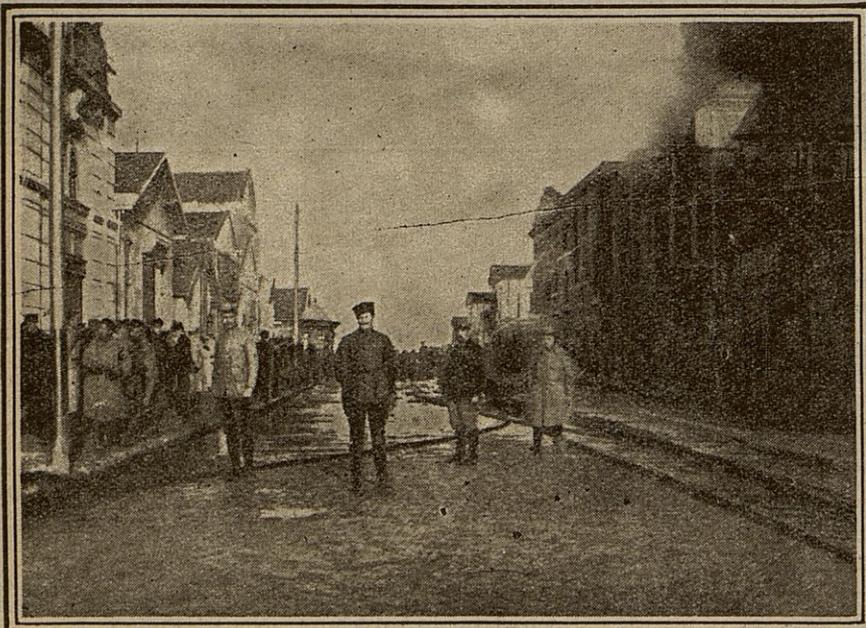
Pendant que l'on procède à l'extinction des incendies, le service d'ordre est fait par des cavaliers dans les rues de Salonique.



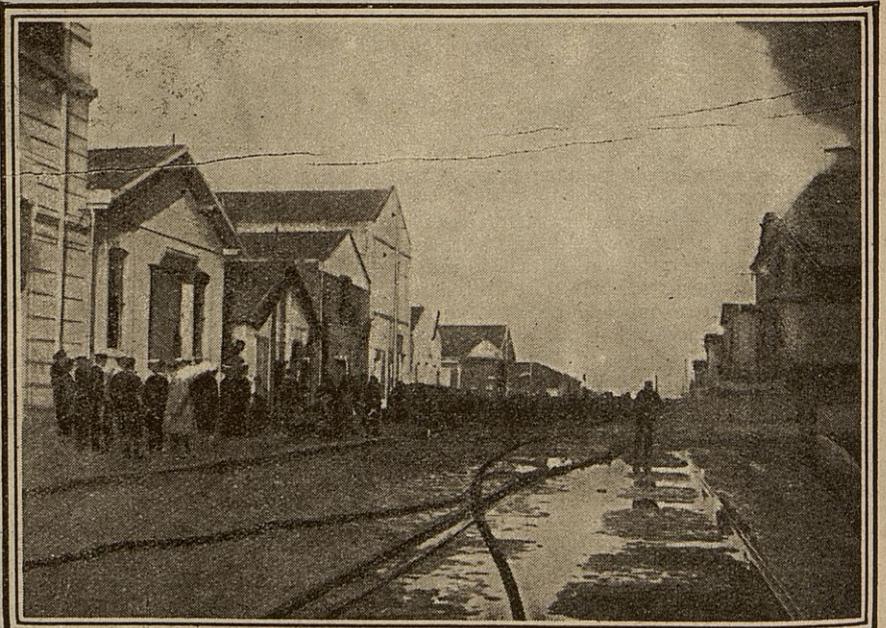
Des pompiers anglais grimpent aux pylônes de transport de la force électrique pour combattre l'incendie des docks.



Voici un coin des entrepôts où les bombes du zeppelin ont allumé l'incendie.

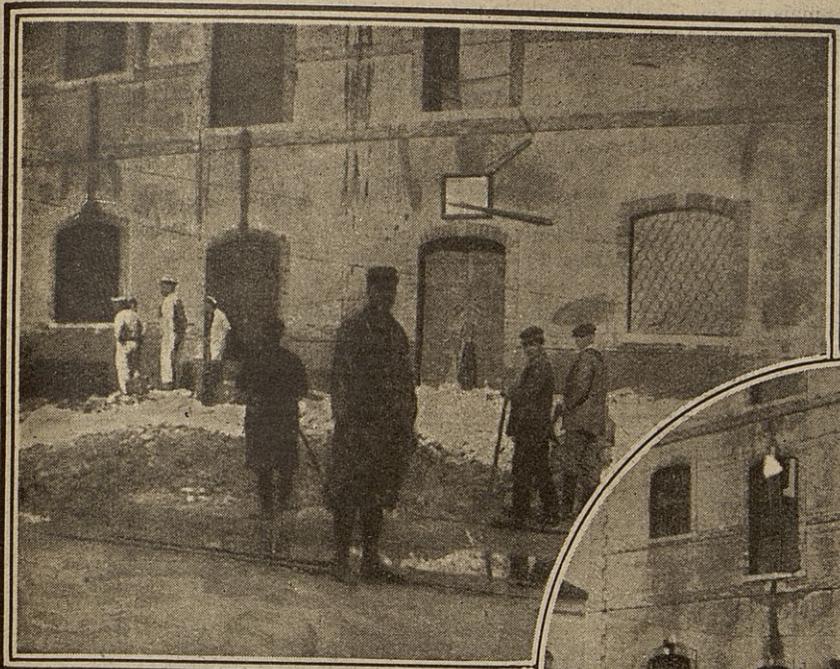


Dans la nuit du 1<sup>er</sup> février, un zeppelin lança sur Salonique plusieurs bombes qui allumèrent des incendies notamment aux docks où étaient accumulées de nombreuses marchandises appartenant aux Grecs.



Les troupes du corps expéditionnaire, soldats français et anglais, se joignirent aux gendarmes grecs pour combattre le sinistre et porter secours aux habitants dont les maisons étaient menacées.

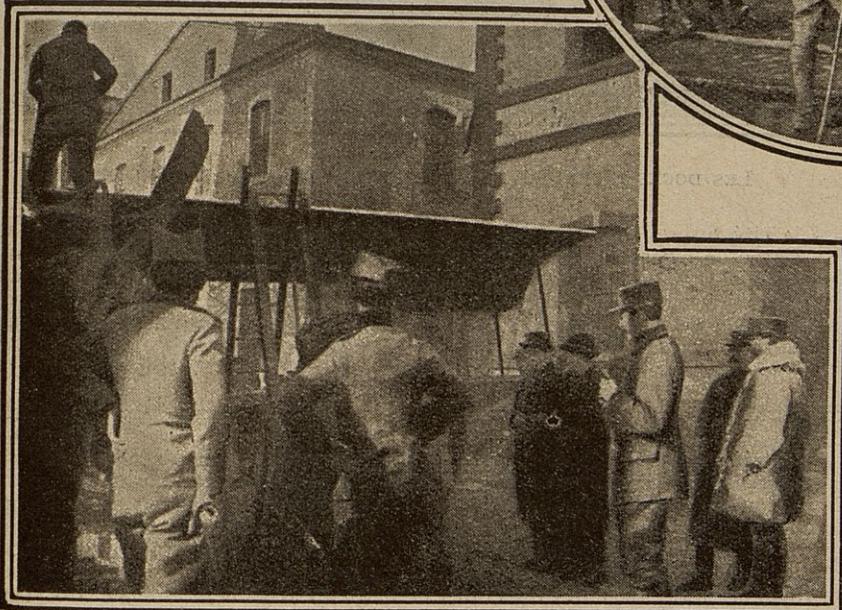
## ZEPPELIN ET AVIATIK SUR SALONIQUE



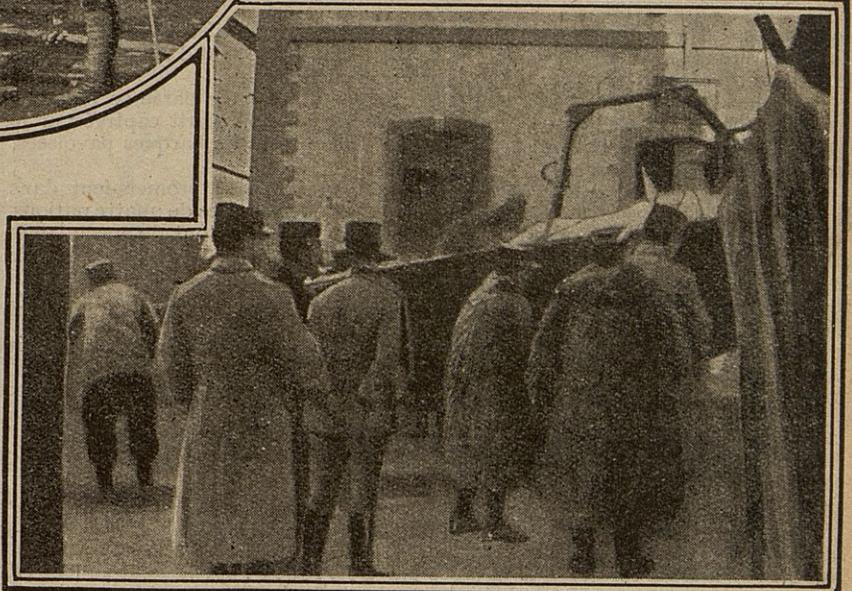
Dans la matinée du 1<sup>er</sup> février, un aviatik vint survoler Salonique pour se rendre compte des dégâts causés par les bombes du zeppelin ; mais nos avions le forcèrent à atterrir : l'appareil fut ramené à Salonique.



En haut et à gauche, un de nos soldats assurant le service d'ordre ; à droite, une équipe anglaise manœuvrant une des pompes à incendie. Dans le médaillon, des officiers anglais et grecs assurant le service de secours.



L'aviatik a été remonté ; deux officiers serbes l'examinent en même temps que des journalistes, dont le correspondant du "Matin".



On aperçoit la carcasse de l'aviatik ; nos mécaniciens remontent l'appareil ; des officiers français assistent à l'opération.



La mosquée Youssouf-Pacha où six réfugiés grecs ont été tués et une dizaine de personnes blessées par une bombe du zeppelin ; la foule va voir les dégâts causés à l'intérieur de l'édifice.



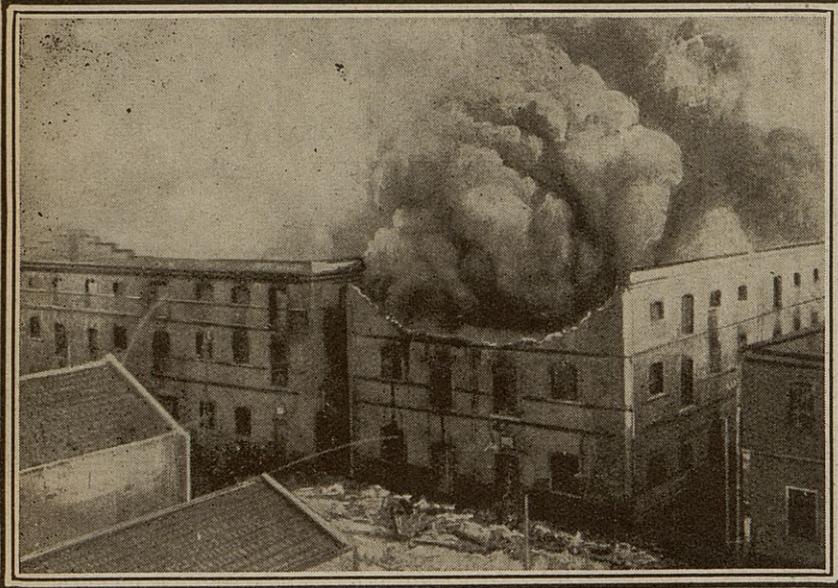
Une foule énorme, que le service d'ordre a beaucoup de peine à maintenir, s'écrase pour apercevoir l'aviatik ; les propos qu'elle échange sont hostiles aux Allemands.

## A SALONIQUE

Salonique, 1<sup>er</sup> février 1916.

La quiétude parfaite où nous vivions depuis de longues semaines à Salonique, a fait place, depuis le 28 courant, à un sentiment plus réel de la gravité d'une situation qui s'est soudain compliquée et nous a causé déjà des alertes diverses.

Lors de l'occupation du Kara-Bouroun par les alliés, on aurait pu craindre quelques froissements entre guerriers grecs et soldats de l'Entente. Nos troupes,



LES BATIMENTS DES DOCKS DE LA BANQUE DE SALONIQUE INCENDIÉS PAR UNE BOMBE DU ZEPPELIN

consignées ce soir-là dans leurs cantonnements respectifs, s'abstinrent de donner prétexte au moindre trouble. Une pluie opportune vint d'ailleurs faciliter le service d'ordre. Il n'y eut aucun incident à déplorer.

Le surlendemain, le beau temps était revenu. La foule parée se répandit dans les rues et sur les quais, toute à la joie de vivre; l'esprit captivé par le spectacle merveilleux de la mer fourmillant de bateaux, de barques pavoisées, sous un ciel vraiment oriental.

Poilus, tommies, soldats serbes et grecs, matelots se promenaient dans la plus fraternelle promiscuité, sous l'œil paternel de gendarmes de quatre nations.

Le soir, les cinémas regorgeaient de spectateurs et surtout de spectatrices en bijoux et en toilettes. Tout ce monde semblait oublier le grand drame de la Guerre et les complications diplomatiques pour ne plus s'intéresser qu'au film policier du « Masque de la Morte » ou à l'infortune d'une « Dame aux Camélias » italienne.

On sortit au milieu des éclats de rire soulevés par Rigadin. La nuit était

splendide. Sur la mer où scintillaient des lumières innombrables et multicolores, on aurait dit une fête vénitienne.

La nuit du 31 janvier au 1<sup>er</sup> février commença non moins bellement, mais un feu d'artifice tragique devait la terminer.

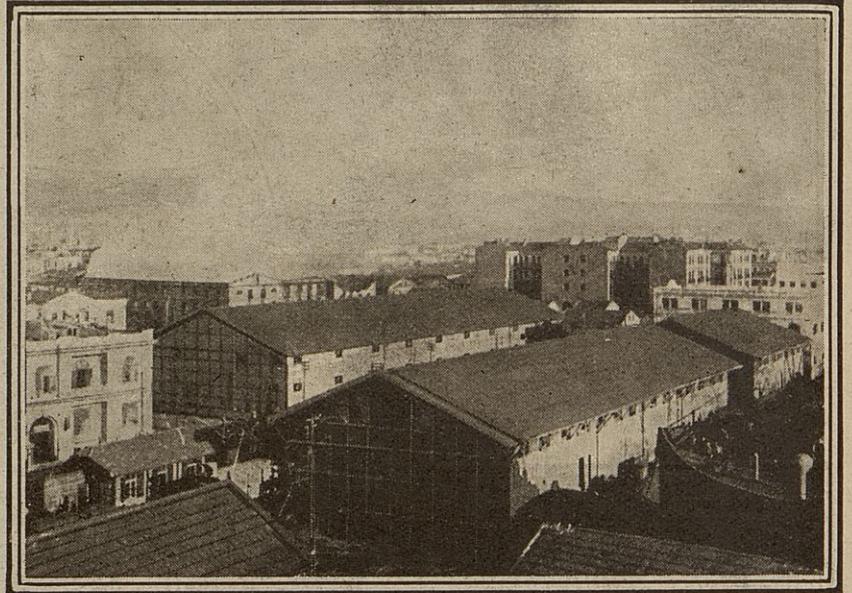
Réveillé par les premières bombes qui s'abattirent sur le champ d'aviation, j'ai vu passer au-dessus de ma tête un zeppelin, grosse masse jaunâtre dans la nuit claire et qui ne semblait pas à plus de 300 mètres d'altitude.

Le moteur devait être arrêté, car le monstre aérien ne produisait qu'un faible bruit.

De formidables détonations ne tardèrent pas à se succéder. Puis une immense lueur rouge s'éleva dans le ciel étoilé, au-dessus du port. Vous connaissez déjà par le menu les résultats imprévus du raid boche.

A part les cris déchirants qui provenaient des maisons des victimes, la tranquillité de Salonique n'a guère été troublée par cet événement. Le lendemain, les quais inondés de soleil, fourmillaient de la même foule affairée et disparate.

Et je me remémore ce passage du livre prophétique de Rigal, *Salonique la ville convoitée*: « Il n'y a entre ces hommes aucun lien. Chacun vit claquemuré dans son rêve. Aucune unité, aucune communauté de vues, aucune coordination dans l'effort. Chacun a sa patrie idéale, chacun construit à sa guise



LES DOCKS INCENDIÉS ET UNE PARTIE DES QUAIS DE SALONIQUE

» la cité future. Un monde de pensées et de sentiments sépare ces gens. On s'accorde, on se parle strictement pour le besoin des affaires. On ne cause jamais. Que pourraient-ils donc se dire, ces hommes de races si différentes, d'intérêts si dissemblables? Ils sont impénétrables les uns pour les autres. Ils ne se comprennent pas. La même nouvelle atterre les uns, et inspire aux autres une joie exubérante... »

LOUIS BURNOD.

## SUR LE FRONT RUSSE

L'événement de cette semaine a été la prise d'Erzeroum par les Russes; la capitale et la clef de l'Arménie turque est tombée entre leurs mains le 16 février. Nos alliés s'étaient dirigés vers la place par trois routes: sur le flanc gauche par

Olty, sur le centre par Kars et Arykamysch et sur le flanc sud-est par Melazghert et Knyss-Kalé; ils avaient bousculé les troupes turques vers Mouch et leur centre attaqua de front. Le premier fort fut enlevé le 14 février après une explosion provoquée par les obus de l'artillerie lourde; le lendemain, un second fort était pris d'assaut; puis, le soir de ce même jour, les Russes attaquaient impétueusement la première ligne des forts; sept étaient enlevés. Nos alliés occupaient ainsi les forts de Kara-Giubeko, Tafta, Tchoban-Dédé, Dalan-Gez, Ouzoun-Akmed-Kara, Ouzoun-Akmed n° 1, Kabourga, Ortaïouk et Ortaïouk-Iliavcei. C'était la chute de la ville elle-même; le 16, les Russes entraient dans Erzeroum dont les faubourgs brûlaient. La ville était défendue par huit cents canons et par les 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> corps de l'armée ottomane.

Le butin fait par les Russes est immense, car les Turcs, surpris par la brusque attaque de nos alliés, n'ont pu enlever ni les canons, ni les munitions, ni les approvisionnements de toute sorte accumulés dans cette place qu'ils considéraient comme inexpugnable.

Le grand-duc Nicolas, commandant en chef de l'armée du Caucase, a annoncé par dépêche cette belle victoire au tsar qui a reçu des félicitations des puissances alliées. Le général Younedicht, qui se distingua dans la campagne de Mandchourie, commandait les troupes qui ont pris Erzeroum.

Toute la Russie a célébré cette victoire que les critiques

militaires sont unanimes à reconnaître comme devant avoir une formidable répercussion sur les opérations engagées en Asie; elle aura pour effet immédiat de soulager les troupes britanniques qui marchent sur Bagdad et les troupes russes qui opèrent en Perse; elle compromet définitivement le rêve d'une expédition turco-allemande vers l'Egypte; enfin, elle va obliger les Turcs à songer à leur propre sécurité en Asie; du plateau d'Arménie, les Russes peuvent rayonner dans bien des directions et il est extrêmement difficile aux Turcs

d'envoyer rapidement des forces suffisantes de Constantinople pour arrêter leur progression.

Il y a un an, à un mois près, les Russes s'emparaient de la grande place forte galicienne de Przemysl; mais le manque de munitions ne leur permit pas de tirer de ce succès toutes les conséquences espérées; il n'en sera pas de même cette fois, car les munitions ne manquent plus à nos alliés.

Les opérations sur le territoire russe ont un peu pâli devant cet événement, et cependant les armées du général Ivanoff ont encore fait des progrès sur le front de Galicie. C'est la position de Tsebrow, au nord-ouest de Tarnopol, qui a été le théâtre de la lutte; les Russes l'avaient enlevée; les Autrichiens, au prix de sacrifices énormes, la reprirent; mais ils furent de nouveau délogés par une furieuse contre-attaque; ils ont depuis essayé en vain de reconquérir cette position.

Sur le front de Riga et de Dvinsk, il s'est produit de violentes luttes d'artillerie; les Allemands ont fait quelques tentatives pour approcher de la Duna; ils ont échoué en subissant de fortes pertes.

Dans les Balkans, aucun événement notable n'a été signalé; en attendant l'attaque qui ne vient pas, le général Sarrail a élargi le front du camp retranché de Salonique; un nouvel aviatik a été abattu et les officiers qui le montaient ont été faits prisonniers. Quinze de nos avions ont bombardé les campements bulgares de Stroumitza.



**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 70, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 de ce fascicule et intitulé: « En Haute-Alsace ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916

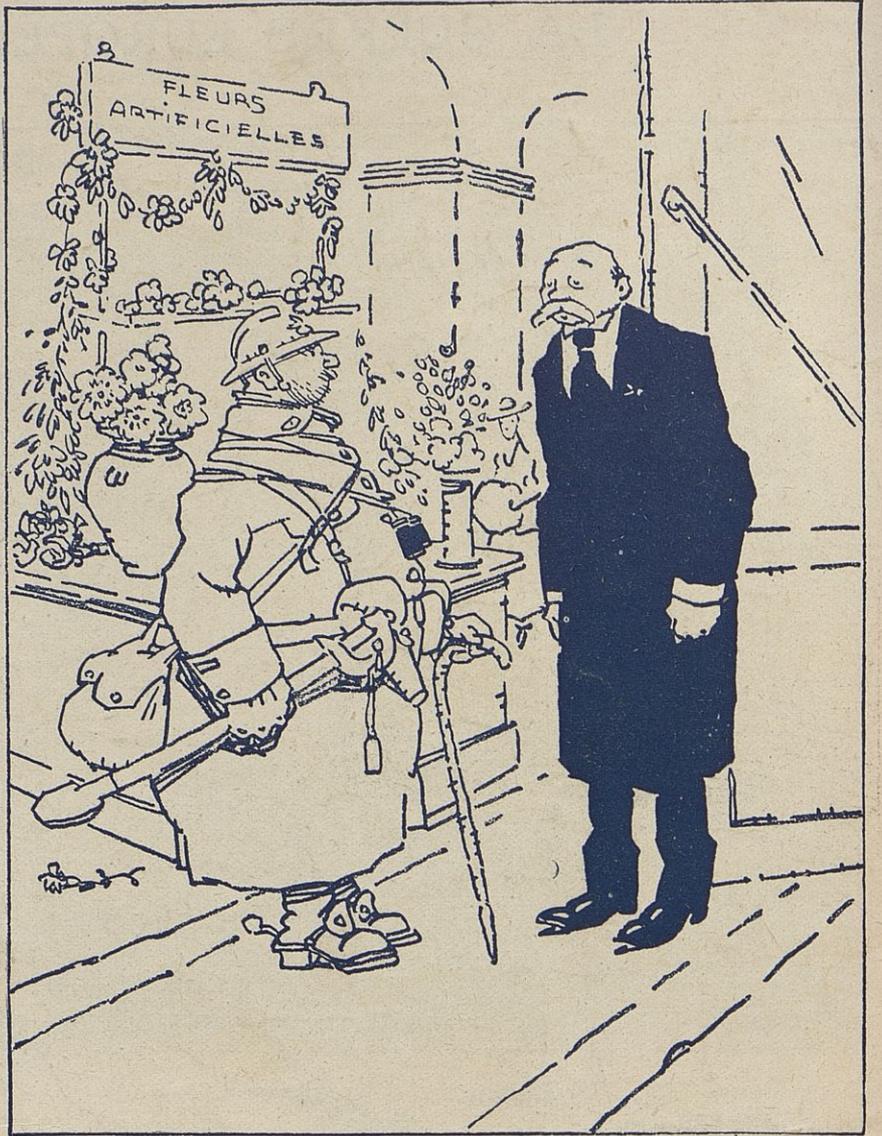


LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

# La Guerre en Caricatures



— Voyons, maman, ce n'est sûrement pas un embusqué : d'abord il boite.  
— Il a peut-être des bottes un peu justes...



LE FAROUCHE GUERRIER. — Voulez-vous s'il vous plaît me dire à quel comptoir je puis acheter un bâton de pommade Rosa ?...



— Je suis surprise que vous ayez obtenu votre brevet d'interprète ; vous avez un très mauvais accent vous savez ?  
— Mais, ma chère amie, je serai interprète pour les gens qui parlent un mauvais anglais...